

Les héros ont aussi une mère

De Gaulle ne s'est rendu sur la tombe de sa maman que quatre ans après sa mort.



Le 21 août 1944. Dans le petit cimetière de Paimpont, aux limites de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan, le général de Gaulle s'incline au pied d'une modeste tombe. C'est celle de sa mère qu'il avait vue vivante pour la dernière fois le 15 juin 1940. Des FFI en armes protègent l'accès au cimetière où sont entrés le Général suivi du maire, du curé de Paimpont et de Mlle Madeleine Hervé, une femme du pays qui accompagna la mère de Charles de Gaulle durant ses derniers mois de vie. Cet hommage du Libé-

rateur à sa mère est connu : *Ouest-France* en a rendu compte dès le lendemain. Mais jusqu'à alors, peu de gens savaient qu'une photo avait fixé cette scène émouvante. Elle vient de paraître dans *De Gaulle, mon père* écrit par son fils, Philippe (voir *O-F* d'hier). Cette scène entre dans l'Histoire.

C'est déjà à Paimpont, bourgade tranquille de 2 500 âmes, nichée en forêt de Brocéliande, que le général de Gaulle s'arrête pour embrasser sa mère. Nous sommes le 15 juin 1940. Il est déjà en route pour Londres et

ne sait pas qu'ils se voient pour la dernière fois. Jeanne Maillot, veuve de Henri de Gaulle, mourra le 16 juillet suivant. Exilé volontaire à Londres, condamné par le régime de Vichy, le Général ne pourra assister aux obsèques. La tombe, il la découvrira, quelques mois plus tard, par une photo que lui apportera un jeune breton rallié à la France Libre. Le Général se tourne alors vers Maurice Schumann et s'exclame : « **Regardez ! « Ils » sont avec nous, « ils » fleurissent la tombe de ma mère !** ».

La dame de Paimpont

C'est Charles et son frère aîné, Xavier, qui avaient voulu, vous éloigner, Madame, de Sainte-Adresse, près du Havre. Xavier, officier affecté à Coëtquidan, habite à Paimpont. Vous y arrivez au printemps 40. La Bretagne sera votre dernier refuge. L'Appel du 18 juin ? Comme l'immense majorité des Français, vous ne l'avez pas entendu. Mais le curé de Paimpont, si. C'est par lui que vous l'apprenez. Extasiée, vous lui glissez : « **Mais, monsieur le curé, c'est mon fils !** ». Vous ne cesserez plus d'écouter la BBC.

A Paimpont, peu de gens savent qui vous êtes. Par nature comme par souci de sécurité, vous vivez discrètement. Vous êtes six dans les trois pièces que loue votre fils. Vous quittez rarement l'appartement. De santé fragile, petite et menue, toujours vêtue de noir, vous respectez le seul

rituel qui a marqué toute votre vie : la messe quotidienne de sept heures. Votre rue n'a ni nom ni numéros. La distribution du courrier repose sur la mémoire du facteur. Vous êtes, à Paimpont, la dame anonyme d'une rue sans nom.

Le 18 juin fait basculer cette relative tranquillité. Maintenant, vous allez raser les murs de granit, meurtre par la propagande qui se déchaine et sans doute attristée par quelques regards fuyants. D'instinct vous tenez bon. Vous répétez à qui veut bien entendre : « **Non, mon fils n'est ni un renégat, ni un traître. C'est un vrai patriote !** ».

Le chagrin et la maladie ont raison de votre corps le 16 juillet, à 23 heures. Vous êtes inhumée au cimetière de Paimpont sous surveillance allemande. Une sobre croix de bois faite par le menuisier du pays.

Une tombe recouverte de petits cailloux blancs et de quelques fleurs. Toute l'Occupation durant, votre tombe sera fleurie par des mains courageuses. Des gamins souvent.

Quatre ans plus tard, l'homme qui ne s'inclinait jamais ne pouvait le faire que devant vous. Il sait sa dette. Petit garçon, il vous en a fait voir. Bagarreur, indiscipliné, pas si bon élève que ça. Mais brillant et éloquent.

De votre « petit », jusqu'à votre dernier souffle vous avez été une inconditionnelle. Au soir de sa vie, à presque 80 ans, il confiera à sa sœur Marie-Agnès : « **Ce qui m'a souvent réconforté depuis le 18 juin 40, c'est la conviction que maman aurait été toujours et en tout avec moi** ». Le héros a beaucoup hérité de l'enfant.

Jean-Pierre CHAPELLE.